



La révolution des cièges

OLGA LOSSKY

**COUP DE CŒUR
DES LECTEURS**

des Rendez-vous de l'histoire


CHARLESTON
POCHE

OLGA LOSSKY

LA RÉVOLUTION DES CIERGES

Moscou, 1917

Le père Grégoire est peintre d'icônes au monastère Saint-Andronic, où s'illustra jadis son célèbre prédécesseur André Roublev. Tandis que derrière les remparts la vie des moines conserve son rythme immuable, la tourmente révolutionnaire secoue le pays. Partout, les bolcheviks propagent leurs idées et prennent les postes de pouvoir. L'usine de cierges dépendante du monastère n'est pas à l'abri des bouleversements. Femme d'ouvrier, Nadejda Ignatievna tente de faire survivre sa famille, espérant contre toute attente le retour de son fils aîné parti au front. Alors que les émeutes ensanglantent Moscou, le père Grégoire continue son travail solitaire. Parviendra-t-il à achever son chef-d'œuvre, une Résurrection qu'il porte en lui depuis si longtemps ?

L'écriture d'Olga Lossky relate, non sans une étrange gaieté, la vie austère des moines au milieu d'un monde qui s'enflamme et confère au roman la grâce des icônes.

**Une plongée fascinante et singulière
dans les bouleversements de la révolution russe.**

Olga Lossky est issue d'une lignée de l'émigration russe qui compte des penseurs et des théologiens orthodoxes. Parallèlement à son travail d'écriture, elle mène une activité de recherche en théologie byzantine et contribue à diverses revues. Elle est, à ce jour, l'autrice de six livres. *La Révolution des cierges* est son deuxième roman, publié en grand format chez Gallimard.

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-735-3



9 782368 127353

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LA RÉVOLUTION DES CIERGES

© Éditions Gallimard, 2010

Présente édition publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-735-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Olga Lossky

LA RÉVOLUTION
DES CIERGES

Roman

Gallimard

À Olivier Clément

Le clocher de Saint-Germain-des-Prés égrenait ses dix coups lorsque Mme Dumontel-Antonioff franchit la porte cochère de son immeuble, suivie de sa poussette à courses. Malgré l'arthrose qui lui grippait les jambes un peu plus chaque hiver, la petite dame traversa la rue d'un bon pas. Sa silhouette gardait de cette prestance aristocratique qu'elle s'était employée à cultiver depuis sa jeunesse, en dépit des difficultés d'une vie marquée par l'émigration.

Le regard de Mme Dumontel-Antonioff glissa sur la vitrine du tapissier qui lui rafraîchissait régulièrement ses rideaux. L'empilement de chaises en tubulure, dans la devanture adjacente, lui causa une certaine perplexité quant aux goûts contemporains en matière d'ameublement. Elle fixa un moment, avec le même sentiment d'incompréhension, les réticules à paillettes qui ornaient l'étalage du maroquinier.

La poussette vide tressautait avec allégresse dans le sillage de sa propriétaire et Mme Dumontel-Antonioff songeait à toutes les denrées qui empliraient bientôt la poche de toile cirée, avant de mijoter sur sa cuisinière pour le pot-au-feu dominical. Elle parvint à l'angle de la rue Jacob où se trouvait la

devanture de l'antiquaire dont elle affectionnait les icônes russes, notamment une Vierge à l'Enfant très semblable à l'une de ces icônes de famille qui trônaient dans son salon. Les peintures religieuses y voisinaient avec d'antiques cartes d'état-major, à l'aspect délicieusement vieillot.

En passant devant la vitrine familière, Mme Dumontel-Antonioff remarqua une icône byzantine qu'elle n'y avait jamais vue. La planche était si lumineuse qu'elle semblait, en cette journée basse d'hiver, avoir avalé le soleil. On reconnaissait au centre le Christ, dans un ruissellement d'or et de nacre, arrachant Adam et Ève de leur tombeau d'un geste à la fois puissant et gracieux comme un pas de danse. Mme Dumontel-Antonioff demeura si frappée de cette vision qu'elle en oublia sa poussette à courses au milieu du trottoir, forçant les passants à faire un détour par le caniveau. Jamais, dans sa vie de pieuse orthodoxe, elle n'avait contemplé une icône de la Résurrection aussi éclatante. On croyait en la voyant assister à la scène.

Sans hésiter, elle fit gravir à sa poussette la marche qui la haussait jusqu'à la porte et pénétra dans la boutique, au son cristallin d'un carillon.

« J'arrive ! » claironna une voix provenant des profondeurs, derrière les statues d'anges en ronde bosse.

Il régnait ici une atmosphère douceâtre de résine et de vieux bois. Mme Dumontel-Antonioff prit conscience que, depuis près de quarante ans qu'elle habitait le quartier avec son mari, elle n'avait jamais pénétré dans ce magasin à la devanture si familière.

L'antiquaire émergea de ses statues.

« Excusez-moi, j'étais dans la réserve. »

À la demande de la vieille dame, il ôta l'icône de la vitrine et la posa dans la clarté d'une lampe d'architecte. De près, on restait saisi par la délicatesse des traits, en particulier ceux des visages, et des plis de vêtements. Sur les pourtours, le pigment écaillé révélait l'usure du chef-d'œuvre.

L'antiquaire laissa à sa cliente potentielle le loisir d'examiner la pièce.

« Je passe devant chez vous tous les jours et c'est la première fois que je la vois, remarqua-t-elle sans lever les yeux de l'icône.

— Je l'ai seulement depuis deux jours. J'ai acheté jeudi, à Anvers, tout un lot d'icônes et d'objets précieux, sur une enchère du port.

— Sur une enchère du port ! répéta la vieille dame d'un ton indigné. Que faisait donc un objet de culte dans un endroit pareil ?

— Toutes mes icônes byzantines proviennent de là, chère madame. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais à l'époque de l'Union soviétique il y a eu un beau trafic d'objets religieux entre Leningrad et les ports nordiques. Les marins russes se sont amassés des fortunes en revendant ce qu'on avait confisqué aux lieux de cultes dans leur pays.

— Vous voulez dire les marins soviétiques », rectifia Mme Dumontel-Antonioff dont les traits s'étaient chiffonnés en une expression de souffrance digne, comme si la confiscation des biens de l'Église la touchait personnellement.

Elle se replongea dans la contemplation de l'icône. Ainsi, cette planche de bois avait eu la

même destinée que ses parents, forcés de fuir le régime bolchevique en 1922, et, par une curieuse ironie de la Providence, était venue s'établir à quelques rues seulement de chez les Dumontel-Antonioff.

« Attendez, attendez..., reprit-elle en pointant un index suspicieux au-dessus de la tête nimbée d'or du Christ. Ça n'est pas du russe, qu'il y a d'écrit, là. Non c'est du grec ! s'écria-t-elle avec un accent de fierté. *A...na...sta...sis*, Résurrection ! Vous voulez vraiment me faire croire que cette icône provient de Saint-Pétersbourg ? »

L'antique dame toisa le marchand du haut de sa carrure frêle et le gratifia d'un regard lui signifiant qu'elle n'était pas dupe de sa mauvaise foi.

« Elle est de facture russe, soutint l'antiquaire avec opiniâtreté. Le commissaire-priseur en charge de la vente était catégorique là-dessus. Selon lui, elle daterait du XIX^e siècle. »

La vieille dame revint à l'icône dont il était difficile de détourner les yeux. Après tout, peu importait que cette Résurrection fût russe ou grecque, l'essentiel était que l'on pût l'admirer aujourd'hui, sous la lumière crue de la lampe d'architecte. Auréolé de lumière, le Christ semblait danser sur les tombeaux d'Adam et Ève pour les sortir de leur torpeur mortelle.

Anastasis... Mme Dumontel-Antonioff n'était pas peu fière d'avoir réussi à déchiffrer l'inscription. Elle avait fait ses humanités, elle ! Sous prétexte qu'ils vendaient un capharnaüm d'objets anciens, ces boutiquiers se prenaient pour des savants, mais une dame de l'ancien temps suffisait à épingleur leur ignorance.

Mme Dumontel-Antonioff imagina un moment l'icône suspendue dans le « beau coin » de son salon, là où s'alignaient déjà une demi-douzaine de christes et de vierges, sous la garde jalouse de la lampe à huile. Il faudrait déplacer un peu la copie de Titien vers la droite, mais le large tableau risquerait alors de buter dans l'armoire des faïences. Le salon des Dumontel-Antonioff était déjà si encombré de choses précieuses qu'il était difficile d'en introduire une nouvelle sans risquer de rompre l'harmonie de l'ensemble. Elle pourrait aussi offrir l'icône à l'un de ses proches. Cette idée lui sembla belle et généreuse. Elle songea à son petit-fils, mais du haut de ses études d'informatique il savait à peine ce qu'était l'Église orthodoxe. Une autre idée s'imposa alors comme une évidence dans la tête chenuë : cette icône ferait un cadeau de mariage parfait pour son filleul Cyrille, qui épousait une Anastasia ! Elle leur destinait un service en porcelaine bleue, rapporté de Moscou l'été dernier, mais l'icône conviendrait bien mieux à la solennité de l'événement. Elle était en quelque sorte déjà personnalisée, songea la vieille dame en se félicitant de sa trouvaille.

« Combien la vendez-vous ? s'enquit Mme Dumontel-Antonioff.

— Je dois d'abord vous prévenir que l'icône n'a pas été vernie. Elle risque de se détériorer assez rapidement. Vous voyez comme la peinture semble s'éplucher, sur les bordures ? Je m'étonne même que l'éclat du pigment ait si bien tenu. »

Mme Dumontel-Antonioff gardait le cerveau leste, en particulier lorsqu'il s'agissait de résoudre un problème qui contrecarrait ses intentions.

« Écoutez, je peux facilement trouver quelqu'un pour la vernir, cette icône. Je connais au moins une dizaine d'iconographes, à commencer par la femme du prêtre de ma paroisse, qui est très capable.

— La femme du prêtre de votre paroisse..., répéta l'antiquaire avec perplexité. Ma foi..., ça vous regarde. Si vous voulez acheter la marchandise en l'état, c'est sous votre responsabilité. À votre charge ensuite de la faire vernir. »

On négocia donc l'affaire. À dire vrai, Mme Dumontel-Antonioff, qui, à l'école russe de Boulogne, avait toujours été plus douée pour les langues que pour les mathématiques, ne sourcilla guère sur le prix, qu'elle peinait à convertir en une monnaie qui lui fût intelligible. La vieille dame eut néanmoins un instant de doute : n'aurait-elle pas dû consulter d'abord son mari qui possédait, lui, le sens des chiffres et des affaires ? Mais la joie de sa découverte et la bonne idée qu'elle avait eue d'en faire cadeau à Cyrille et Anastasia ne souffrait pas de repousser l'acquisition.

« Vous savez ce que je pense, moi, remarquait-elle en signant son chèque. C'est que l'icône a été peinte en Grèce puis apportée en Russie par un pieux pèlerin venu se recueillir sur la tombe de saint Séraphin de Sarov, par exemple. Il l'a peut-être offerte en cadeau à un monastère où elle est restée jusqu'à la Révolution, quand les bolcheviks ont saccagé les lieux de culte. C'est alors qu'elle a pu être vendue par des marins, quelque part en mer du Nord. Qu'en dites-vous ?

— Pourquoi pas, répondit l'antiquaire sans grande conviction, occupé de bien tamponner le

chèque avant de le ranger dans sa caisse. N'empêche qu'elle est de facture russe », répéta-t-il, opiniâtre.

Puis il emmaillota précautionneusement la planche de bois vermoulue sous une couche de papier bulle et la glissa dans un sac frappé aux armes du magasin.

Avec délicatesse, on descendit l'icône à l'intérieur de la poussette et la porte fit à nouveau entendre son tintement de clochettes.

La satisfaction de l'antiquaire d'avoir gagné sa matinée n'égalait pas la joie de la vieille dame, qui se sentait la dépositaire d'un trésor inestimable. Les légumes de son pot-au-feu lui étaient tout à fait sortis de l'esprit. Sans plus voir ni les réticules pailletés ni les chaises en tubulures, elle reprit le chemin de la maison, attentive seulement à prémunir son précieux chargement des heurts du pavé. L'histoire du pèlerin grec apportant l'icône en Russie lui semblait vraisemblable et elle songeait avec émotion que la précieuse planche, taillée dans un tronc de chêne du mont Olympe, avait peut-être traversé l'Europe entière à dos d'homme, connu mille embûches, affronté la tourmente révolutionnaire et le drame de l'exil, avant de rejoindre le fond de sa poussette à courses.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉCRITURE DE L'ICÔNE

« Il y a un autre monde, mais il est dans celui-ci. »

P. Éluard

LUNDI

I

Le battement régulier de la cloche le tira de son sommeil. Un appel sourd, enroué, qui résonnait depuis le porche de l'église. Le père Grégoire avança la main dans l'obscurité de la cellule pour saisir sa robe. À peine sorti de la couverture, il s'en drapa avec une souplesse dénotant une longue habitude, puis fit quelques pas dans la pièce étroite, éclairée des lueurs de la cour qui filtraient à travers une mince fenêtre. Le sang reflua peu à peu dans ses membres engourdis de sommeil et de froid.

Le père Grégoire alluma un brin d'étoupe pour réveiller aussi la veilleuse, assoupie dans l'huile. La flamme qui s'entortilla autour de la mèche fit naître en lui la conscience d'être éveillé et une

première pensée atteignit enfin son esprit : « C'est pour aujourd'hui. » Cela s'imposait comme une certitude tranquille, imprimée jusque dans son corps, gravée dans la paume de ses mains encore gourdes.

Tourné vers les icônes, dont les visages affleuraient dans le halo hésitant de la lampe, le père Grégoire fit un lent signe de croix. Les réveils nocturnes à répétition l'avaient habitué à ne plus savoir si l'on était encore dans le jour qui précédait ou si l'on avait déjà tourné la page du calendrier. À cet instant, pourtant, tandis que l'aube des saints Archanges restait lointaine, il sentait un jour neuf se lever en lui. Une semaine entière à disposition de ses mains durant laquelle il allait pouvoir mener à bien son ouvrage. Dans la conviction sereine qu'il était temps, aujourd'hui, il reconnaissait les dernières braises d'un sentiment très ancien : cet enthousiasme dévorant qui le brûlait jadis à la vue d'un paysage et rendait impérieux le désir de créer. Tout cela appartenait à l'ancienne vie. Ne restait plus maintenant que la nécessité de la tâche à accomplir et cette paix irradiante qui l'habitait.

Le père Grégoire traversa la cour d'un pas leste, débroussaillant sa barbe touffue du peigne de ses doigts. Il sentait par endroits les plaques de neige crisser sous ses semelles. Ce n'était pas encore le grand manteau uniforme d'hiver. Cette neige-là fondrait. La cour serait à nouveau une mare de boue dans laquelle les jeunes moines, ne connaissant pas encore l'emplacement des dalles de pierre, enfonceraient leurs godillots.

La cloche résonna à nouveau, toute proche cette fois. Sur le parvis, le père Grégoire laissa filer devant lui une silhouette sombre, à la suite de laquelle il pénétra dans l'église.

La nef n'était semée que de quelques lueurs rouges. Le moine se pencha pour effleurer de ses lèvres l'icône des saints Archanges, placée sur un lutrin au centre de l'église, puis gagna sa place, derrière le chœur de gauche.

Il occupait cette stalle depuis vingt-six ans. Depuis que *Batouchka* l'avait désignée en lui intimant : « Mets-toi là. » La première fois qu'il s'était carré dans cette mince cathèdre au dossier inconfortable, il avait encore les joues lisses et la lèvre sans ombre.

De sa place, le regard plongeait sur une grande « peinture » de saint Andronic — le père Grégoire n'osait pas appeler cela une icône —, donation de l'empereur Alexandre II à l'occasion des cinq cents ans du monastère, au siècle dernier. Pour laisser place au cadeau impérial, le joyau byzantin du XIV^e siècle qui représentait auparavant le saint patron du lieu avait été relégué dans le salon des hôtes.

Le père Grégoire avait souffert de longues années devant cette peinture. Le saint au teint vermeil arborait une mine gourmande, comme si atteindre Dieu équivalait à déguster une bassine de confiture. Durant les heures quotidiennes passées à l'office, le moine avait ruminé à loisir l'amertume d'avoir été placé ici par *Batouchka*, plutôt que dans une stalle du chœur de droite. De là-bas, on prenait en enfilade les fresques splendides de la coupole, peintes par le

grand moine André Roublev lui-même ou par l'un de ses proches disciples. Le père Grégoire enviait le père Antoine qui pouvait, lui, admirer les fresques de Roublev. Mais il avait la vue plus basse qu'une taupe et prenait parfois les piliers de l'édifice pour des pénitents en recherche de père confesseur.

Puis, le père Grégoire avait fini par ne plus prêter attention à ce qui l'entourait. On lui disait : « Mets-toi là, nettoie ceci, plante cela... » Il s'y mettait, nettoyait, plantait, d'une humeur égale. « Enlève la cire des porte-bougies, déracine les pommes de terre, fais les comptes du potager » : voilà à quoi il s'était occupé durant vingt-six ans, sous la conduite de *Batouchka*. Puis, un autre jour : « Aide le père Luc à préparer ses planches. » Dès lors, il était resté à l'atelier d'icônes, qu'il occupait seul depuis la mort du père Luc. Maintenant, il avait aussi en charge la gestion entière du potager.

Lorsque le dernier son de cloche eut résonné sous l'auvent, une voix étranglée geignit la bénédiction initiale, derrière l'épaisse cloison de l'iconostase. Le lecteur lui répondit d'un ton peu claironnant et l'on s'enfonça dans la récitation des psaumes. Le père Grégoire s'attachait au sens des mots qu'il devinait par avance, dans la masse indistincte des sons mal articulés résonnant sous la voûte. Il guettait l'instant de surprise, celui où les versets familiers s'éclaireraient inopinément d'une lumière nouvelle.

Pourtant, en cette fête des saints Archanges, le père Grégoire n'avait pas l'esprit à la psalmodie. Sa pensée première continuait de tourner en lui : « C'est pour aujourd'hui. » Il y avait même, tout au

fond, tapi dans un recoin oublié du cœur, un reste de sa fébrilité ancienne, qu'il était fort étonné de trouver encore là, tant il avait cru tout cela mort.

Pour les neuf précédentes icônes, il n'avait rien ressenti de semblable. Pas un instant la paix ne l'avait quitté. Ni dans l'impulsion initiale de son ouvrage, ni dans les sept jours qu'il lui fallait pour l'accomplir, ni dans la satisfaction d'être parvenu au terme. Mais aujourd'hui, tout était différent. Cet aujourd'hui, il l'attendait depuis si longtemps ! Depuis le moment où il avait commencé la rénovation de l'iconostase. Il le rêvait même depuis l'instant où, pénétrant pour la première fois dans l'église, vingt-six années auparavant, et levant les yeux, il s'était dit dans un élan prophétique : « Un jour, je peindrai la Descente aux Enfers et on la mettra là, au centre, juste au-dessus des portes saintes. » Il se souvint du sentiment étrange qu'il avait éprouvé alors : évanoui depuis de bien longues semaines, le désir de vivre le reprenait enfin.

Une idée stupide traversa l'esprit du père Grégoire : « Si tu devais perdre ta paix à écrire cette icône, le ferais-tu quand même ? » La voix nasillarde du père Basile qui s'éleva sous la voûte le rappela à la réalité de la célébration et le préserva d'entrer en dialogue avec cette pensée.

Il y avait eu un instant de silence entre les hymnes, un froissement de livres liturgiques où l'on cherchait fébrilement le bon texte, et le vieux père Basile en avait profité pour poursuivre par cœur l'office, de son timbre ébréché. Les choristes le rattrapèrent en chemin, ayant retrouvé leur ligne, et parvinrent à sauver le chant du déraillement complet. À la fin de

l'hymne, tandis que le diacre lançait les litanies vers la coupole, on entendit le père Tikhon, qui dirigeait le chœur, produire un claquement de langue bref et réprobateur. Les incursions du père Basile dans le chant le mettaient hors de lui et plus d'une fois il l'avait morigéné, sur le parvis du lieu saint. Le vieux moine tirait pourtant régulièrement les choristes d'un mauvais pas, lorsqu'ils s'embrouillaient entre les pieux grimoires ; le père Basile, qui ne savait sans doute même pas son alphabet jusqu'à l'*i* bref, restituait alors de mémoire le bon texte.

Perché sur un escabeau, le vieillard fourrageait à présent la lampe suspendue au-dessus de l'icône du Christ, indifférent à la présence du diacre qui proclamait la litanie des demandes à quelques pas de lui. On sentait que le diacre, avec sa belle voix de caverne, avait du mal à reprendre son souffle, tandis que le chœur modulait des « Seigneur, aie pitié ! » en réponse à ses demandes. Le père Grégoire savait bien pourquoi : le père Basile, qui ignorait l'usage de la bassine et du ruisseau, dégageait une odeur plus âcre que ses mèches de lampe.

À nouveau concentré sur la célébration, le père Grégoire voulut renouer le fil de la prière. On fêtait aujourd'hui les saints Archanges et il tourna son cœur vers eux pour les implorer de le soutenir dans son entreprise : « Ô saint archange Gabriel, toi qui t'élanças jusqu'à Nazareth pour annoncer à la Vierge son enfantement ineffable, toi qui à l'entrée du tombeau vide accueillis les femmes et leur proclamas la Résurrection du Christ, guide ma main pour

en inspirer le tracé, éclaire mon cœur, élève mon esprit vers la contemplation des réalités célestes... »

Ce serait la plus belle icône. Le père Grégoire résistait au désir de se pencher hors de sa stalle pour échapper à la vue du saint Andronic confit et embrasser d'un regard les neuf planches déjà écrites de sa main, qui couronnaient la partie gauche de l'iconostase. Leurs couleurs fraîches et nettes tranchaient avec les cinq icônes de droites, si délavées par les siècles qu'il fallait se percher sur l'escabeau du père Basile pour en entrevoir le dessin. Les restes de la polychromie suggéraient une facture splendide — sans doute encore un disciple de Roublev — mais l'iconographe avait commis l'erreur de n'en vernir aucune et le temps avait fait son œuvre.

Avant d'entreprendre son travail de rénovation, le père Grégoire avait minutieusement étudié les icônes anciennes. Un détail l'avait alors frappé : sur les quatorze fêtes du Christ et de la Vierge représentées, aucune n'évoquait la Résurrection. On passait directement du Christ en Croix à son Ascension. Troublé par cette absence, le père Grégoire avait décidé de remplacer le Christ en Croix par une Descente aux Enfers. Elle serait en léger décalage par rapport au centre des portes saintes, mais si puissante, si lumineuse, qu'elle formerait le cœur de la composition. De la Naissance de la Vierge à l'Exaltation de la Croix, les quatorze fêtes liturgiques s'aligneraient en une grande vague colorée dont la Descente aux Enfers serait la crête, culminant dans la tunique blanche du Christ vainqueur de la mort. Il faudrait un blanc éclatant, à peine rehaussé d'or, on

pourrait jouer sur les contrastes grâce aux vêtements sombres d'Adam et Ève, de part et d'autre du Christ. Ne pas rendre le rayonnement de gloire trop pâle, comme dans la Transfiguration où il avait un peu forcé sur le blanc de zinc...

Le père Grégoire s'aperçut qu'il était arc-bouté de tout son corps sur l'accoudoir de sa stalle et qu'il embrassait d'un regard avide les neuf icônes rénovées au-dessus de l'iconostase.

On en était déjà à la troisième ode du canon. Le moine n'aurait même pas su dire s'il y avait eu ou non une lecture de l'Évangile. Il se renfonça dans son siège, le cœur alourdi. Quels joyaux d'hymnes avait-il perdus par sa distraction ! « Saint Archanges, priez pour nous », scandait le père Tikhon entre chaque strophe.

Depuis les fenêtres tombait une lumière grise de fin de nuit qui faisait peu à peu ressortir saint Andronic dans son cadre d'argent ouvragé. Il avait des lèvres charnues et rouges de femme. Le père Grégoire s'efforçait de ne pas regarder l'icône pour conserver sa paix et ne pas songer à l'animal d'iconographe qui avait pu peindre une telle sainte horreur. « Ô saint Andronic, toi le protecteur de notre monastère, la fierté des moines, compagnon de saint Serge, puissant intercesseur auprès de Dieu... Est-ce possible qu'on ait pu te donner ce teint de fillette aux yeux gourmands... Qu'est-ce qu'on avait dans la tête, au siècle dernier, pour peindre de la sorte ?... Qu'est-ce qu'on avait dans le cœur ? Et tout le monde peint comme ça, aujourd'hui ! Les ravages de l'occidentalisme... Voilà ce qu'elle a fait, leur Renaissance, avec ses Madones aux yeux révulsés. Leur humanisme...

Comme si les saints ressemblaient à *ça*. C'est leur visage transfiguré qu'il faut représenter, pas des frimousses roses bonnes pour les albums d'enfants... »

Un souvenir d'un autre âge remonta à la pensée du père Grégoire. Du temps de son enfance, sa sœur Véra avait possédé un album avec des princesses dont il s'était amusé à colorer les robes à l'encre. Le précepteur l'avait traîné chez son père par une oreille, l'album mutilé dans l'autre main, pour lui apprendre le respect dû aux livres. Ivan Mikhaïlovitch avait longuement regardé la page outragée avant de déclarer : « Cet enfant a le sens des couleurs. Faites-le donc dessiner et peindre davantage. » Puis il l'avait renvoyé, comme toujours, d'une caresse affectueuse sur la broussaille de ses boucles.

« Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ! » se reprit silencieusement le père Grégoire. On était entré sans le prévenir dans la liturgie — ce moment hors du temps où l'on sentait, plus qu'à tout autre, la divine présence, où l'on se préparait à devenir un seul corps avec le Christ — et voilà que lui, il songeait aux robes de princesses de ses albums d'enfance !

Le père Grégoire avait lutté des années pour déraciner en lui toute autre pensée que celle de Dieu, à l'heure de la prière. Il était parvenu à un degré de concentration qui lui semblait désormais naturel, où l'invocation au Christ jaillissait spontanément de son cœur, et voilà qu'aujourd'hui ressurgissaient des souvenirs qu'il croyait morts depuis longtemps. Il avait supporté de dévisager le saint Andronic criard pendant des milliers d'heures sans jamais penser à